

La Solitude des mots

de

Stéphane LE PINIEC

Univers magique de la poésie, il vous emporte dans un lieu où seule l'âme respire au long de vers subtiles et harmonieux.

Stéphane LE PINIEC CROCHEMORE n'en a pas à sa première tentative puis-ce qu'il a déjà été plusieurs fois publié en France et au Québec.

Ici il vous entraîne dans un condensé des meilleurs et des inédits de ses plus beaux poèmes.

A cent ans

A cent ans,
Un âge presque insolent,
Pour les petits enfants.
L'âge pour être indulgent,
Pour les adolescents.
Un âge décidément,
Qui marque dans le temps.

A cent ans,
La foi est un refuge,
Un lieu où l'on ne juge,
L'amour est un partage,
Votre cœur en bagage,
Lorsque vous dite un mot,
C'est toujours le plus beau.

A cent ans,
La vie est un refrain,
On avance comme un train,
Chaque gare est une étape,
Les années sont des caps,
Que l'on franchie doucement,
En savourent l'instant.

A cent ans,

Un cœur cent fois jeune,
Et les yeux qui déjeunent,
A la lumière divine,
Le visage s'illumine,
Et quel que soit le lieu où vous serez demain,
Il y aura toujours quelqu'un pour vous donner la main.

A cent ans,
Vous êtes l'être précieux,
Qui rayonne à nos yeux,
La sagesse des anciens,
Qui a fait notre demain,
Pour tout cela on vous aime,
Cela vaut plus qu'un poème.

Le chemin de la mort

Le chemin de la mort,
C'est celui que j'ai suivi,
En me mariant avec cette abrutie,
Le chemin de la mort,
Trop tard je l'ai compris,
Que ma compagne et impie,
N'a jamais cherché à comprendre,
Elle n'a jamais eu le c?ur tendre.
A part pour ses désirs,
Moi, je pouvais moisir,
Dans cette église, en apparence,
Ou on loue l'existence,
D'un Dieu que l'on vénère,
Sans commettre l'adultère,
De prier d'autres Saint en son sein,
Mais prier et partir l'esprit serein,
C'est très facile pour les crétins.
Cela semble facile pour ceux qui suivent et se taisent,
Moi j'avais trop de ranc?ur en moi qui me pèse,
Je n'ai pas de nostalgie de mon enfance,
J'en garde surtout l'énorme souffrance,
Celle de ne pas avoir été épargné,

Cette vie je veux donc l'abréger.

La route imaginaire que je m'étais fixe,
Mon père et ma mère y on mit des laces,
Sur lesquels je ne dois pas dérapier,
Je ne dois pas être un rescapé,
Je dois avec eux survivre,
Même s'il me faut souffrir.

D'une enfance radieuse, riieuse et qui passe sans la moindre joie,
Quand le soir, après le compte rendu, mon père sans donnait à c?ur joie,
Il prenait l'un de nous pour un punching-ball,
C'est souvent Silvère qui en tenait le rôle,
Ma mère de nos cris,
Calme dans son lit,
Trouvait cela normal et très bien,
Faisait celle qui n'entendait rien,
Pourtant comment les hurlements de mon frère,
Me faisait prier en moi le prince des enfers,
Pour qu'il hôte a mon père cette vie,
Le paradis pour moi c'était fini.
La douleur de ses coups je m'en foutais,
La rage et son courroux il m'enchantait.
Mon père je le haïssais,
Comme je maudissais,
Les freins de sa voiture quand il s'arrêtait,

Tout près de la porte de notre entrée.
Il descendait de voiture et la porte il ouvrait,
Au point mort, sa voiture doucement il entrait,
Comme j'entendais, très inquiet,
Les mouvements quand il se déplaçait,
La maison qui parcourait et s'arrêtait,
A la salle de bain pour se déshabiller,
Son pyjama il mettait,
Allait aux cabinets,
Dans sa chambre il montait,
Ma mère elle l'attendait,
Toute sa journée avec nous elle lui racontait,
Alors c'était l'heure maudite des raclées.
Quand venait mon tour c'était pour moi comme une délivrance,
L'angoisse, le stress venait alors la brutale souffrance,
Ensuite le calme revenait avec quelques pleurs a peine étouffés,
Mon père et ma mère eux devaient être parfaitement satisfait,
Mis à part pour elle-même c'est vrai,
Jamais vu de ma vie ma mère pleurer,
Peut-elle seulement avoir de la pitié,
J'en doute elle est comme de l'acier.

Pour tous les gens

Les Eglises sont faites pour les gens bien portant,
Pour tous ceux qui peuvent donner de l'argent,
Pour les exclues de la société,
Il y a de nombreux foyers,
Aux résidents bien souvent alcoolisées,
Se regardent dans un écran de fumée,
L'alcool et le tabac il y a de quoi se ruiner,
Alors pour compense ils font peu à diner,
Dans la plupart de ces foyers,
Qui ne sont pas malfamés,
Il est facile d'y entrée,
Mais pour le quitter,
Il faut beaucoup de volonté,
Car il te faut sacrifier,
Les mauvaises habitudes que tu y as attrapées,
Moi j'y ait vécu la solitude, le mensonge, le rejet.
Dans le foyer ou je suis allé,
Le temps passe devant la télé,
A l'heure du repas les résidents te regardent manger,
Eux sont en train de s'alcooliser et t'enfumer,
Et de commenter ta moindre bouchée,
De te dire que sait bien cuisiner.

J'ai pris un temps, l'habitude de les accompagner,
De massacre gravement la modeste sante,
Nous nous racontions les histoires de chacun,
Minou qui ne rentait que le matin,
Prétendait avoir passé la nuit avec une belle inconnue,
Alors qu'ivre, il été reste au poste en garde à vue,
Oui tout cela je l'ai connu et entendu,
Car moi-même je fus un de ses exclus.
Dans les foyers,
A la nuit tombée,
L'alcool le brouille de ses vapeurs,
Il se jette sur femme en chaleur,
Tous deux nue ils vont baiser,
Elle les cuisses bien écartées,
Et les deux corps flasques de mollusques fait pitié a voir,
Baiser et boire c'est le quotidien dans ce triste mouvoir.
Le temps que j'ai passé dans cet endroit,
Je n'en ai pas eu le moindre choix,
C'était cela ou mourir de froid,
J'ai donc choisi cet endroit.
Mais le foyer cela va pour un temps,
Si tu ne veux pas faire semblant,
Tu te retrouves dans tes retranchements,
Et la mort s'approche de toi lentement.

Aujourd'hui les amis que j'avais,
Y vivent, ont déménagés ou sont décédés.
Ils ont très probablement dû m'oublier,
Je ne crois pas que je sois regretté,
Tout n'a fait que simplement passe,
Pour eux même l'avenir appartient au passe.
Ils sont des piliers d'une micro société,
Qui tourne en circuit ferme,
J'en suis sorti je ne le regrette pas,
Cette demeure n'était pas pour moi.
Ne recherche jamais la vérité dans ces foyers,
Le mensonge, la trahison sont les plus courantes des monnaies,
Le chemin de la mort,
T'a jeté le pire des sorts,
Alors regarde-toi,
Et surtout tais toi.
La vie reste même si tu vécu avec des abrutis,
Toi tu dois vivre dans un monde même impie.

Souvenirs d'enfance

Je n'éprouve aucun plaisir de mon enfance,
La peur, l'angoisse et la violence,
Ce fut l'horreur du quotidien,
Mon père de ma mère avait le soutien,
Cette mère d'égoïsme sans fond dont les rivières,
N'irrigue que ses propres petites affaires.
De ses enfants elle n'en a strictement rien à faire,
Mon seul frère dont elle fut vraiment fière,
C'est celui d'un homme qui n'est pas mon père,
Il est mort mais son esprit règne dans l'atmosphère.
Mais ne croyait pas qu'elle se moque totalement de nous,
Non, je dis simplement qu'elle ne dit que du mal de nous.
Elle n'aime pas que l'on contredise ses plans,
Tous doivent être écrit noir sur blanc,
Qu'il ne soit plus possible de faire autrement,
Les choses parfois vont avec le temps.
Cela elle ne le comprend pas,
Ou elle ne le veut pas.
La contrarier,
Ne pas y penser,
Ce serait mettre des relations en danger,
Mais avec tout ce qu'elle n'a pas fait,

Afin de nous protéger,
Mère tu dois être juge.
Mourante et seule au monde,
Seule dans se lit immonde,
Personne pour te tenir la main,
Personne que ce maudit papier peint.
La vie nous prépare à la mort,
Mais quand celui-ci nous poursuit,
Qu'il fasse jour ou qu'il fasse nuit,
Y va-t-il une arrivée au port ?
Dans cette longue vie dont j'ai souvent voulu mettre un terme,
Mais le chemin de la mort devant moi à chaque fois se ferme,
Depuis ma naissance mon esprit est en errance,
Entre la révolte et l'apaisement il y a violence.
Je vie ne m'a jamais rien apporté de valable,
Seulement de petits plaisirs, des trucs jetables,
Du près à consommer,
D'où je me suis résigné,
A prendre comme un passager,
Prend un croissant avec un café,
Au bar place du marché,
Il croise les habitudes.
Des sentiments, quel sentiment,
Je passe ma vie à faire semblant,

N'est-il pas l'heure d'arrêter le temps,
De prendre pour moi un long moment,
Et sans mentir d'aimer vraiment,
En 2006 ce fut un évènement.
Amoureux je le suis véritablement,
Le meilleur c'est qu'elle m'aime autant.

Un bon ami

Mon ami,
Te crois-tu à l'abri ?
Mais la pluie,
Elle mouille des habilles,
Une nuit,
Tu seras engloutie,
Car la mort,
Te prendra quand tu dors !
Moi elle m'a épargnée,
J'en ai eu des regrets,
Mais la vie en moi se poursuit,
J'avais une ?uvre non accomplie,
Est-ce que cela maintenant est fini,
J'attends donc mon heure dans mon lit.
Chaque jour qui passe,
Chaque une vie s'efface,
De la Terre sans moi,
Je compte les jours, les mois.
Pourquoi lui s'en va et pas moi,
Cela est injuste mais c'est comme ça.
Je tire sur la corde raide de la vie qui s'écoule en moi,
J'écoule mon expérience mais on ne me croit pas,

Cela devient pénible mais je fais avec,
Quand ils auront les os bien sec,
Peut-être auront-ils compris que nul n'existe,
Sans qu'en eux une chose reste, subsiste,
Une chose immortelle qui est et sera a l'infini,
Une âme sensible et dure, sera peut-être leur ennemi,
Selon non pas qu'il aura accomplie,
Selon qu'il aura avec leurs dons, servis.

Bateau Stop

Tu stop,
Tu stopperas mon c?ur,
Toi le navigateur,
Par les mers,
Par au-delà des océans,
Tu te rends,
Tu te rendras en hauteur,
Ou te conduit mon c?ur,
Tu stopperas,
Tu stopperas mes pas,
Mes pas à ton endroit,
D'où tu reviendras,
Reviendras.
Le brouillard,
Le brouillard de la mer,
Des mers ou sommeil ma mélancolie,
Tu me lis,
Tu me dis des histoires de mers inconnues,
Dans le brouillard,
Ou tu t'en vas,
Sommeil en moi cette méli mélancolie,

De ta vie,
Qui reluis,
Dans ton regard dans le brouillard,
Dans cet épais brouillard,
Brouillard.
Tu stop,
Tu stopperas mes pas,
Dès le petit matin, qui s'éteint,
Dans la lumière ou tu m'étreins,
De ta mer disparue sous les flots,
De ta tendresse qui s'écoule à flots ;
Sur ma peau, de satin,
Tu me reviens de loin.
Toi mon petit marin,
Toi mon dauphin,
Ton royaume et mon c?ur,
Que tu connais dix fois par c?ur,
Par c?ur.
Le brouillard,
Foutu brouillard,
Dans lequel tes ailles blanches,
Viennent à pousser jusqu'au amoches,
De ton corps de velours,
Que mes bras entourent,

Nous avons fait le tour,
De se Soleil qui courent,
Tu vas partir,
Oui repartir,
Le Goéland
Toi mon astre couchant,
Couchant
Stop,
Tu vas en bateau stop,
Sur les mers, la flotte,
Tu fais du bateau stop,
Du bateau stop,
Moi je grelotte,
Toute seule claque mes quenottes,
Sur le duvet alors je me frotte,
De toi qui fais bateau stop,
Oui bateau stop,
Dans le brouillard ou tu gigote,
Ou tu fais-tu bateau stop.
Stop,
Stop,
Stop,
Stop.....

Consomme-moi

Tu es si loin de moi,
Tu es si loin de mes bras,
Que je te dis tout bas,
Consomme-moi,
Oh oh consomme moi,
Consomme-moi.

Consomme-moi.....

Consomme-moi.....

Quand je suis près de toi,
Consomme-moi,

Ton corps caresse le mien,
Je me fonds dans le tien,
Comme l'on prend un festin,
Alors prend ma main.

Consomme-moi,

Oh oh consomme moi,

Consomme-moi.

Consomme-moi.....

Consomme-moi.....

Et tu claques ma vie en pleine face,
Tu te joues de mon corps comme un rapace,

Sur mes joue tes baisers laissent leurs traces,
Sur toi mon souffle fait une place,
Consomme-moi,
Je suis toute à toi.
Consomme-moi.....
Consomme-moi.....
L'amour en moi me fait vibrer,
Comme une douce brise en plein été,
Je sens mon être frissonner,
Consomme-moi,
Dès le petit matin,
Je jours en moi est un bien fait,
Comme une ombre sous un ciel ensoleillé,
Mon corps me fait planer,
Consomme-moi,
Je ne demande que ça.
Consomme-moi.....
Consomme-moi.....
Et tu claques ma vie en pleine face,
Tu te joues de mon corps comme un rapace,
Sur mes joue tes baisers laissent leurs traces,
Sur toi mon souffle fait une place,
Consomme-moi,
Je ne suis rien qu'à toi

Rien qu'à toi

Consomme-moi.....

Consomme-moi.....

Couleurs de Senteurs

Donnez-moi des crayons de toutes les couleurs,
Que je dessine un monde aux cent mille senteurs.

Des odeurs de sentons,
Aux couleurs des lampions,
Près de la cheminée,
Quand vient la fin d'année,
La senteur de l'orange,
Des effluves qui se mangent,
Allez, laissez-vous tenter,
Par ce bouquet parfume.
Ne restez pas dans l'entrée,
Les fleurs vont se faner,
Curiosité éveillée,
Prenez donc une bouffée,
Des odeurs de l'été,
Qui ne vont pas rester,
L'automne va installer,
Ces arômes varient,
Dans les plantes les vallées,
Et aussi nos contrées.
La douceur du mouillé,

Qui me monte jusqu'au nez,
Le rouge et l'oranger,
Emane de la forêt,
Des effluves si mouilles,
Odeurs de la mousse des près,
De la couleur d'été,
L'automne c'est bien installé,
Le sol aux feuilles tombe,
Il commence à givrer.
Les Cèpes parfumés,
Les pieds bleus dans les près
Ils offrent un bouquet,
Dont on va se régaler,
Beaux champignons,
Ces mousserons,
Girolles, Bolets enchanteurs,
Cuisines avec du beurre,
Le goût du fumet,
Dans la cheminée.
Un beau jambon pendait,
Afin d'être mangé,
Les grands froids arrivaient,
L'hiver a installé,
Sa robe de mariée,

Dans les champs sur les près,
Jusqu'au printemps prochain,
Senteur couleur chagrine,
Qui éveilleront au petit matin,
Pas si loin, le beau temps revient.

On oubli

On oublie les petites amies,
Connues hier dans notre vie,
De ces hivers loin sans abris,
Main dans la main ainsi unie,
Nous ne pensions que cette vie,
Qui nous avaient tant détruits,
Alla à dix-huit ans une nuit,
Transformer toute notre vie,
Voilà ce souvenir s'enfuit,
Sans un souffle, sans un bruit.

On oublie, les gais refrain,
Que nous chantions dans le train,
Ou nous faisions les malins,
D'être des bons boute-en-train,
Et très tôt le lendemain,
Nous avions un copain,
Et repère le chemin,
Qui nous mènerait non loin,
Dans les dortoirs féminins,
Pour les taquiner un brin.

On n'oublie pas,

Tous les tracas,
Les mauvais pas,
Tant de coups bas,
Qu'on nous donna,
Dans bien des cas,
Nous nous révoltâmes,
Contre l'infâme,
Que l'on frappa,
Et on s'en alla

Tu te crois

Tu te crois bien protéger,

Ton Superman au ciné,

Spiderman en DVD

Et Batman a la télé.

Notre monde vie sur l'écran plasma,

Notre vie passe dans le cinéma,

Tu passes neuf mois dans ton placenta,

Puis dans les bras de Maman, papa.

Tu étais dans un cocon,

On te met dans du coton,

On te prendra pour un con,

Dans certaines situations.

On oublie que c'est parfois des cons,

Qui font que le monde tourne rond,

Un simple exemple que nous citerons,

Nos rois décidaient grâce à leurs cons.

L'évolution,

Les constructions,

Et les avions,

C'est grâce aux cons,

Les citations,

Récitations,
Et les dictons,
Dédies aux cons.
On ne peut juger les cons,
A partir de ce qu'ils sont,
Ni même leurs réactions,
Mais plutôt de leurs actions.
On ne peut pas changer le monde,
Il fera toujours sa ronde,
Même sous les orages qui grondent,
Ou sous une pluie qui tombe.
Cette terre sur laquelle tu te sens protégé,
Tu es tranquillement en train de la détraquer,
Les ombres du CO2 et toutes les fumées,
La terre est maintenant en train de se réchauffer.
Maintenant tu peux toujours rêver,
Tes héros de bandes dessinée,
Tu crois qu'ils vont te protéger,
Ils sont nés sur du papier.
La terre se meure elle est à l'agonie,
Et toi du dors, tu restes dans ton lit,
Tu vois tous fondre, aux abris,
Le ciel inonde tout sera bientôt fini.

Le vieux navire de guerre

Le vieux navire de guerre,

Qui avait fait naguère,

Aux autres bien des misères,

Mais fut coule en mer.

Dans le triangle avec tous ses gréements,

Dans les Bermudes ou par mauvais temps,

Surgit des eaux en un seul moment,

Tel fantôme sortant des rugissants.

Ces vieux trois mats de cent trente pieds,

Pendant six ans en a coulé,

Plus de vingt-cinq fameux voiliers,

Sans jamais être gravement touche.

Telle une terreur qui soudain jailli,

Du fond des mers et de la nuit,

Squelette a la barre qui relui,

Froideur, malheur a qui le suis.

Car il disparaîtra soudain,

Emmenant avec les marins,

Qui le suivrons jusqu'au matin,

Ne retrouvent plus leur chemin.

Ils sont au moins quatre-vingt,

Sur ce navire qui ne revint,
On ne retrouva jamais rien,
Toutes les recherches en vain.
C'était un navire Français,
Se battant contre les Anglais,
C'était l'un des mieux armées,
Mais un jour il a sombré.
Bien des nuits, il revient hanté,
Le lieu où il fut coulé,
Ce navire ne peut exister,
Disent ceux qui ne l'on croisées.
Mais ce navire pour l'éternité,
Il reviendra en ces lieux roder,
Par un été au mois de Juillet,
On le voit voguer puis il disparaît.